

DOULOUREUX CHEMIN

Quentin Gras

Un pied puis l'autre, les muscles se tendent et se relâchent sans que j'aie besoin d'y penser. La jambe se lève puis l'autre prend la suite, inlassablement. Derrière moi, le long chemin semble si court dans la brume. Se retourner ne suffit pas pour en apercevoir le relief ou la courbure.

Ici il n'est pas question de faire volte-face, mais juste de continuer. J'ai beau essayer de me demander ce que cela signifie, je ne comprends pas le sens de cette envie d'aller en arrière. Après tout chacun avance. Pourtant le pont qui est devant moi me fait rechigner. J'ai beau devoir m'y engager, l'absence de barrière m'effraye. Ce n'est pas comme si le chemin était étroit, mais ma confiance me quitte face à la frontière avec l'inconnu.

A mesure que je ralentis, je sens la pression grandir dans mon dos. De simple souffle de vent, j'ai maintenant l'impression que l'ensemble de l'air est contre moi. Mon souffle haletant trahit ma panique. Chaque fois que je pose un pied, mes inspirations se font plus profondes. Cela semble être la seule chose que j'arrive à moduler. La pression ne fait qu'augmenter si j'essaye de ralentir, aussi malgré mes craintes, je garde le rythme.

Sans la suite, je me serais sans doute laissé porter contre mon gré. Toutefois j'eus le malheur de porter mon regard où mes pas me guidaient. A cet instant précis, une fissure se propage de là où je me tiens jusqu'au bord. Le craquement sinistre se répercute tout autour de moi. A la seconde suivante, le vent devient chaleur, humidité et compagnon insistant. Je fais l'erreur de m'arrêter. Je souhaite me retourner mais déjà chaque sillon se met à bondir d'une extrémité à l'autre, se muant en brèche et emportant avec eux des morceaux de la voie. Tant bien que mal, je titube vers l'avant tandis que la mesquine araignée tisse sa toile. Lorsque devant moi une crevasse surgit, je sais déjà que tout est scellé.

Laissant à mon corps le droit de satisfaire son désir, je pivote pour faire face à ceux qui me pressent. Feu du foyer qui m'enlace d'une langue de flamme, clown au masque riant qui me tient par l'épaule, vague moite prête à déferler. Mon esprit refuse, il s'arrache de sa position alors que le trou formé happe une de mes jambes causant ma chute. De ma position basse, je jette un coup d'œil vers l'insondable vide. Les faibles lumières me donnent envie de les rejoindre quand bien même les atteindre est incertain. La brûlure apparaît, mes pieds sont trempés et le masque moqueur s'approche sans délai.

L'odeur écœurante du liquide vermeil attaque mes narines, accompagnée de celle de la chair brûlée. Comme si ce n'était pas suffisant, le personnage comique repose sa main sur mon épaule. Tel un étau m'emprisonnait. Les flammes, comme pour me soulager, se glissent entre nous deux et dans un même temps, elles s'accrochent à mes pieds pour les sécher. Semblerait-il que leur condition leur échappe car malgré la douleur cuisante, elles se collent de plus en plus. Pitoyablement, je gémis.

Les poumons vides, je n'arrête pas. Bien au contraire, de faible plainte, je passer à un râle caverneux. Le feu fut le premier à se retirer anxieusement en crépitant. Avec son recul, le flux aqueux reprit de plus belle. Expulsant toujours plus d'air, je fais naître le plus grand cri dont je puisse être capable. Rempli par la haine, submergé par la peur, abordé par l'inconnu. Un cri tel que le masque commencer à se briser. Plus il prenait de l'ampleur, plus les flots rouges montaient et se faisaient tumultueux étouffant la source de chaleur déjà bien affaiblie après s'être éloignée.

Seul le fracas du pont met fin à cette manifestation de mes sentiments les plus profonds. Le chemin n'était plus dans mon dos. Effondré ce que je devais suivre. Détruite cette liberté unidimensionnelle. Les quelques flammèches restantes s'approchent timidement tandis que je reste semi englouti par l'immonde liquide aux relents métalliques. De son côté, le clown n'a fait que diminuer la force de sa prise. Il ne bouge plus alors qu'une sorte de pus suinte pour reboucher les dégâts de sa façade souriante.

Baigné dans cette chaleur visqueuse, je laisse l'obscurité tomber avec la fermeture de mes paupières. Aveugle je me lève, privé de ce sens je recule. Assez fort pour faire face à mes ennemis. Trop faible pour les regarder. Je bascule. Finalement, je lançai un dernier regard sur ce que j'allais quitter. La mer de sang se déverse brutalement dans le néant, le feu plus que jamais s'approche de l'extinction et le clown a enlevé son masque. Le mépris qu'il me renvoie ne me quittera pas de toute la chute. Cette chute qui ne se s'arrêtera jamais. Car tant qu'il restera sur le chemin, je ne serai pas entièrement tombé.